



[Compte rendu] Philippe Ménard, " L'itinéraire de Marco Polo dans sa traversée de la Chine ", *Medioevo Romano*, vol. XXVI (3e série, vol. VII), fasc. 3, septembre-décembre 2002, p. 321-360, 5 pl.

Grégoire Espeset

► To cite this version:

Grégoire Espeset. [Compte rendu] Philippe Ménard, " L'itinéraire de Marco Polo dans sa traversée de la Chine ", *Medioevo Romano*, vol. XXVI (3e série, vol. VII), fasc. 3, septembre-décembre 2002, p. 321-360, 5 pl.. 2008. halshs-00672960

HAL Id: halshs-00672960

<https://shs.hal.science/halshs-00672960>

Submitted on 22 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Philippe MÉNARD, « L'itinéraire de Marco Polo dans sa traversée de la Chine », *Medioevo Romano*, vol. XXVI (3e série, vol. VII), fasc. 3, septembre-décembre 2002, p. 321-360, 5 pl.

La parution en cours d'une édition critique du *Devisement du Monde* — c'est le titre de la version française de la relation de voyage attribuée à Marco Polo (1254-1324) — appelée à devenir l'édition de référence du texte français¹ s'accompagne de cette étude, une nouvelle tentative d'« historicisation » du périple supposé du Vénitien en terre asiatique. Disons-le d'emblée, ce texte, bien que fort documenté, ne contribuera certainement pas à changer les convictions des uns et des autres. Ceux qui admettent déjà l'historicité du voyage du célèbre marchand vénitien dans la Chine sous occupation mongole y trouveront une riche synthèse de sources primaires et secondaires variées : le corpus fini des manuscrits italiens et français de la relation du Vénitien (p. 321, n. 4), bien sûr, mais aussi plusieurs enquêtes analogues à l'objet du présent compte rendu (p. 323-325), des cartes et atlas anciens et modernes (p. 325-326, 328-329, 331-333) et divers récits de voyages (p. 330-331, 333-334). Quant à ceux qui persistent à dénoncer une supercherie fabriquée à partir de récits et de témoignages plus ou moins directs, ils ne manqueront pas de trouver dans les faiblesses — notamment d'ordre méthodologique — de l'argumentation qui leur est offerte de quoi nourrir leur scepticisme.

Le ton est donné dès la première page de l'article quand les « *mauvaises raisons* », « *remarques malveillantes* » et autres « *craintes* [qui] *paraissent déplacées* » formulées par « *quelques auteurs, d'ailleurs très peu nombreux* », à l'encontre de l'authenticité du périple du Vénitien sont écartées en quelques phrases abruptes : les « *doutes avancés par [untel] ne paraissent pas fondés* », quant à ceux formulés par tel autre, « *nous n'y répondrons pas ici* ». Le lecteur est sommé d'admettre que le voyage est « *bien réel* », point (p. 321). Le procédé peut étonner de la part de celui qui préside à cette édition critique. Au lieu d'écarter aussi abruptement les travaux concurrents au nom de la quête heuristique d'une historicité scientifiquement établie qui, l'auteur nous le montre bien, demeure hors d'atteinte dans l'état actuel des connaissances, il eût été plus intéressant de montrer comment ces différents discours de l'incertitude réactivent cycliquement la dimension héroïque du Vénitien en tant que représentant de l'*homo europeanus* sur le sol asiatique et contribuent à pérenniser la valeur mythique et symbolique de son périple dans les représentations imaginaires occidentales de l'Orient.

À défaut, donc, d'une telle approche de la problématique relative aux sources et à l'authenticité du *Devisement*, la première partie de l'article, intitulée « *Problèmes et difficultés* » (p. 322-334), passe en revue les nombreux obstacles auxquels se heurte toute reconstitution de l'itinéraire de Marco Polo : distribution excentrique de certains lieux mentionnés par rapport à

¹ Marco Polo, *Le Devisement du Monde*, publié sous la direction de Philippe Ménard ; vol. 1 : *Départ et traversée de la Perse*, éd. M.-L. Chênerie, M. Guéret-Laferté et Ph. Ménard, Genève, Librairie Droz, 2001, 288 p. ; vol. 2 : *Traversée de l'Afghanistan et entrée en Chine*, éd. J.-M. Boivin, L. Harf-Lancner et L. Mathey-Maille, Genève, Droz, 2003, 130 p. ; vol. 3 : *L'empereur Khoubilai Khan*, éd. J.-Cl. Faucon, D. Quérueil et M. Santucci, Genève, Librairie Droz, 2004, 216 p. ; vol. 4 : *Voyages à travers la Chine*, éd. J. Blanchard et M. Quérueil, Genève, Librairie Droz, 2005, 264 p. ; vol. 5 : *À travers la Chine du Sud*, éd. J.-Cl. Delclos et Cl. Roussel, Genève, Librairie Droz, 2006, 304 p.

l'itinéraire apparent ; caractère polymorphe des toponymes à travers les langues et les siècles ² ; divergence fréquente entre les documents cartographiques disponibles ; évolution et transformation de la géographie humaine et des données climatiques ; écart inévitable entre les frontières théoriques et les dominations territoriales réelles. De ce point de vue, la lecture de ces pages foisonnantes est conseillée à tout chercheur souhaitant entreprendre une étude relevant de la géographie, ou de la linguistique, historique.

La seconde partie de l'article retrace « *Le trajet de Marco Polo à travers la Chine* » au départ de Kashgar (p. 334-359), étape par étape. Ce trajet totaliserait « 5000 km », voire « 5500 km » si l'on admet l'historicité de deux « *excursions* » (p. 358). Ce sont ces pages denses, nous allons le voir, qui recèlent un certain nombre de problèmes bien représentatifs de cette « volonté de savoir » selon laquelle il faudrait tout expliquer, et à tout prix, quitte à arracher l'aveu au lieu de se contenter de le recueillir quand il se manifeste de lui-même.

On sait pourtant combien est malaisée, et par là même contestable, l'identification, sur la base d'indices dont l'interprétation est presque toujours problématique, des lieux et des groupes humains qui y vivent évoqués dans les sources anciennes. Cette « géographisation » forcée de données dont rien ne prouve qu'elles relèvent davantage de l'observation directe et objective que du ouï-dire, voire du mythe, n'a de sens que dans la mesure où elle accepte de s'en tenir à la sphère de l'hypothétique ou de l'imaginaire. C'est pour cette raison que les tentatives d'identification des lieux évoqués par Homère dans l'*Odyssée* ou de ceux dont traite Hérodote dans son *Enquête* demeurent provisoires. Seul un indice spécifique — tel phare monumental visible de plusieurs milles nautiques à la ronde ou, comme dans le texte dont il est question ici, une statue de Bouddha couché longue de trente-cinq mètres (p. 347) — peut à la rigueur suggérer qu'un lieu donné a réellement été visité par un auteur, ou du moins que cet auteur en a recueilli un témoignage relativement précis. (Franchir le fossé qui sépare la possibilité de la certitude exige ensuite des preuves qui, le plus souvent, font défaut.) Mais quand le seul indice disponible manque de spécificité, l'identification proposée ne reflètera jamais que la conviction personnelle de celui qui la formule. Comment localiser avec certitude, disons, un point du pourtour méditerranéen quand le seul indice proposé (un élément descriptif : un côte rocailleuse) vaut pour des centaines de kilomètres de littoral ? C'est le type de problème que posent la plupart des « *identifications* » de Ph. Ménard. Exemples : « *A. Stein approuve ce que dit [Marco] Polo des gens du pays [de Khotan], qui sont agriculteurs et artisans* » (p. 337). Mais à l'époque du voyage de Marco Polo comme dans les premières années du XX^{ème} siècle, agriculture et artisanat ne comptaient-elles pas encore parmi les activités humaines les plus répandues sur toute la planète ? (L'artisanat est d'ailleurs à nouveau évoqué pour un lieu totalement différent, p. 347.) Autre indice bien trop général pour fonder une conviction : « *La notation relative aux eaux du pays [correspondant à la région de l'actuelle Qiemo] souvent "amères et mauvaises" (...) est parfaitement juste. Les eaux salées et désagréables à boire sont fréquentes dans ces régions* » (p. 339). Cette caractéristique aqueuse ne vaut-elle pas pour de vastes zones désertiques à travers toute l'Asie centrale ? Le thème de l'« *eau salée* » réapparaît d'ailleurs p. 341 et, une nouvelle fois, Stein « *confirme* » l'information donnée, plus de six siècles auparavant, par Marco Polo. Stein, qui lui-même « *cite avec éloges* » le marchand vénitien (p. 328), est la caution archéologique suprême de Ph. Ménard, tout comme Paul Pelliot en constitue la caution linguistique. En fait, le discours-type qui sous-tend l'argumentation de notre auteur s'articule

² Un problème d'« *onomastique* », selon Ph. Ménard (p. 323, 324, 325, etc.). S'agissant ici exclusivement de lieux, le terme « *toponymie* » serait plus précis.

souvent selon une matrice correspondant au triptyque suivant (exemples aux p. 338 et 339) :

- 1, identification *in situ* (Stein)
- 2, confirmation (Pelliot)
- 3, validation définitive (Ménard)

Une prudence bienvenue semble se dessiner quand l'auteur admet, à la seconde page de son texte, que Marco Polo n'a pas visité « *personnellement* » un certain nombre de lieux dont son récit fait brièvement état, dont Samarcande et Hami (p. 322), Karakorum (p. 348), Xining (p. 350). Il est intéressant de noter que, cependant, l'« *excursus* » (ou « détour imaginaire », si l'on préfère) paraît en général « *logique* », du fait de sa proximité avec l'itinéraire supposé du voyageur vénitien (p. 348, n. 171). L'hypothèse, présentée comme une certitude, est que Marco Polo s'appuie alors sur des « *traditions orales* »³ (p. 322, 346).

Certes, comme le souligne Ph. Ménard à la fin de son texte, le *Devisement* n'a rien d'un « *journal d'aventures tenu par un explorateur qui cherche à se rendre célèbre* » (p. 358). Ce sont pourtant plus d'une douzaine de ces « *hardis explorateurs modernes* » (p. 333), « *érudits* » (p. 325) et autres « *orientalistes* » (p. 323) qui sont appelés en renfort pour étayer l'argumentation : outre Stein et Pelliot, célèbres pour leur exploitation pionnière du site rupestre de Mogao 莫高, à proximité de Dunhuang, on relève M. G. Pauthier, Henri Cordier, Henry Yule, A. J. H. Charignon, l'Archimandrite Palladius, Emil Bretschneider, Kozlov ou Koslov (les deux orthographes alternent dans le texte), Nikolai Mikhaïlovitch Prjevalski, Hopkirk, Giorgio R. Cardona, Sven Hedin, Joseph Needham, Owen Lattimore, et John Hare. À côté de ces prestigieux Occidentaux convoqués avec révérence, les « *géographes chinois* » (p. 327) et « *voyageurs chinois allant vers l'Ouest* » (p. 330, n. 47) auxquels le texte fait allusion en passant, ou encore « *un Turc* » rencontré par Marco Polo (p. 346), conservent l'anonymat⁴.

Au-delà de l'aspect méthodologique, ce genre de détail révèle que le propos n'échappe pas à un certain travers « *orientaliste* », au sens qu'Edward W. Said a donné à ce terme, même si l'auteur indique qu'il a lui-même parcouru la « route des caravanes » reliant Dunhuang à Lanzhou (désormais « *une route nationale, en grande partie goudronnée* », p. 322). Dans cette Chine intemporelle, si l'on voit aujourd'hui « *des yacks* » à Wuwei et à Xining et si Marco Polo, lui aussi, a vu ces mêmes yacks, il y a 700 ans, dans la région correspondant à Wuwei ou Xining, alors il est fort probable qu'il soit passé par l'un ou l'autre site ancien de ces deux villes actuelles (p. 350). Ailleurs, tel voyageur occidental a constaté, dans les années 1920, que la traversée du Fleuve Jaune se faisait encore au moyen de « *peaux de moutons ou de chèvres gonflés* » (*sic*), précisément comme du temps de Marco Polo (p. 351). Ailleurs encore : « *la présence de "jaspe et de casidoine"* » « *dans les cours d'eau du pays [de Pem]* » est un « *détail* » « *tout à fait vrai* » puisque « *la recherche de galets de jade dans les rivières de la région est encore pratiquée aujourd'hui* » (p. 338-339). Que Th. W. Kingsmill s'appuie sur les relations des voyages des moines bouddhistes chinois Faxian 法顯 (337-vers 422), au début du V^{ème} siècle, et Xuanzang 玄奘 (602-664), au milieu du VII^{ème} siècle, pour élucider certaines étapes du périple de Marco Polo au XIII^{ème} siècle, semble parfaitement acceptable pour notre auteur (p. 323), qui constate un peu

³ Eu égard à l'usage précis que les anthropologues font du concept de « tradition orale », un terme plus neutre aurait été préférable.

⁴ On remarque en passant que seul l'Occidental a le privilège d'exercer le prestigieux métier d'« explorateur ». L'Asiatique se contente plus modestement de « voyager ».

plus loin, le plus sérieusement du monde, que le voyage d'un autre moine chinois au second siècle avant notre ère — soit *mille quatre cents années* avant celui de Marco Polo — n'apporte « *pas de révélations extraordinaires* » quant à l'itinéraire du Vénitien (p. 330). Il n'est pas étonnant que, dans cet Orient éternel et fantasmagique, la désillusion surgisse de détails anodins. Notre auteur, à l'exemple des « *explorateurs* » récurrents de son texte, nous confie qu'il a lui-même parcouru « *la route des caravanes* » reliant Dunhuang à Lanzhou. Constat : il ne s'agit plus d'« *une piste, comme jadis* », mais désormais d'« *une route nationale, en grande partie goudronnée* » (p. 322). Cela n'a rien de surprenant quand on sait que cette route (que doublent un chemin de fer et une ligne aérienne) est l'axe central, pour ainsi dire la colonne vertébrale du réseau de communication de la province du Gansu.

Inversement, lorsque l'auteur est incapable d'élucider une information fournie par le *Devisement*, l'aveu d'impuissance est évité grâce à l'hypothèse, toujours commode, de l'erreur — d'un copiste, ou de Marco Polo lui-même : « *on peut supposer que la mémoire de Marco Polo a pu lui faire défaut sur ce point* » (p. 345) ; « *franchement une erreur* » (p. 354) ; une « *erreur de copiste* » (p. 355) ; les erreurs de Polo sont dues aux « *défaillances* » bien naturelles de la « *mémoire humaine* » (p. 357). Là encore, renoncer provisoirement aux identifications à tout prix et reconnaître enfin que tout énoncé, fut-il « *erroné* », constitue un discours à part entière et, par là même, un matériau digne d'analyse, aurait sans aucun doute contribué à injecter du sang neuf dans une problématique en voie de fossilisation.

Autres points de méthode. L'auteur souligne avec justesse que « *c* » et « *t* » sont « *deux lettres difficiles à distinguer dans les graphies médiévales* », ce qui explique notamment les variantes du toponyme Yarkant (p. 335-336). Mais il oublie de préciser, lorsqu'il est confronté au toponyme *Erguiul*, que la graphie médiévale des lettres « *m* », « *n* », « *u* » et « *i* » pose des problèmes de lecture similaires dus à la contiguïté de jambages nombreux, se contentant de noter « *de menues variations entre les rédactions* » (p. 349, n. 178). Pourtant, le problème est à nouveau soulevé, à bon escient, à la page suivante, pour le toponyme *Singui* (p. 350, n. 182).

Quand ce n'est pas la légèreté de l'argument qui pose problème, c'est parfois son ingénuité qui fait sourire. « *Les cours d'eau se déplacent, en effet, dans le désert* », nous assène-t-on (p. 340). Les cours d'eau ne se déplacent-ils pas dans n'importe quel cadre climatique ? Ce sont précisément les déplacements du lit du Fleuve Jaune et la nécessité de les maîtriser qui expliquent le rôle majeur joué par la maîtrise des techniques hydrauliques dans l'histoire de la civilisation chinoise.

La Chine authentique dont il est question ici n'est pas celle des « *routes goudronnées* » mais ce « *monde disparu* », cette terre d'aventures que le récit de Marco Polo « *fait revivre* » (p. 359). Ce rapport à l'Autre, typique d'une époque où le savant n'avait guère l'opportunité de se lancer dans de longs voyages, perpétue la vision exotique d'un monde aujourd'hui accessible en quelques heures d'avion. Le fait, assené avec solennité, que Palladius « *a vécu en Chine* » et « *a traversé la Mongolie et la Chine en 1847 et 1859* », par exemple, paraît suffire à prouver en bloc l'autorité du religieux grec en matière de questions chinoises (p. 323). Or, on sait que les religieux occidentaux basés en Chine, au premier rang desquels les Jésuites à qui l'on doit notamment les premiers dictionnaires et les premières traductions, ont aussi joué un rôle capital dans la construction imaginaire européenne du monde chinois — construction qui n'exclut pas les images d'Épinal, cartes postales aux couleurs défraîchies que le détenteur européen de la connaissance dévoile paternellement à l'Oriental subjugué.

Les peuples de ces pays exotiques parlent des langues dont la compréhension suscite l'émerveillement. Ainsi, Bretschneider « *a bien vu* » que « *le nom de Shachou* » (lisez Shazhou

沙州) « signifie “ville des sables” » (p. 331, n. 54), une prouesse aujourd’hui à la portée de tout étudiant. Et qui prend la peine de consulter les dictionnaires disponibles verra aussitôt que si Yutian signifie « *champ de jade* », comme l’auteur le précise à la p. 337, alors la graphie chinoise indiquée en annexe, « 于田 » (p. 360), paraît erronée (en chinois, « jade » se dit bien *yu*, mais s’écrit différemment).

Toujours dans le domaine de la langue : l’auteur de notre texte n’étant pas sinophone, la transcription des mots chinois constitue un véritable défi pour le lecteur habitué au *pinyin* ou aux variantes les plus courantes du Wade. Ceci est d’autant plus préjudiciable à la lecture du texte que le corpus du *Devisement* lui-même, comme l’auteur le montre avec brio, regorge de variantes souvent malaisées à rapprocher. Il n’était pas utile d’ajouter à cet écheveau, dont l’auteur débrouille les fils avec virtuosité, celui de choix de transcription incohérents. Bien que le *pinyin* semble le plus souvent adopté, on relève à chaque page des cas échappant à la règle. Dans le tableau suivant, je m’en tiens à quelques exemples représentatifs dont les noms chinois figurent dans l’Appendice (les transcriptions fantaisistes sont regroupées dans la colonne de droite) :

chinois	pinyin	Wade	autre
酒泉	Jiuquan (p. 348)		Jiuqan (p. 346, 360), Jiuqen (p. 348)
涼州	Liangzhou (p. 324)	Liangchou (p. 349, 360)	
寧夏		Ning-hsia (p. 324)	Ning-shia (p. 325)
且末	Qimo (p. 335, 360)		Quiemo (p. 339)
若羌	Ruoqiang (p. 357, 360)		Ruokiang (p. 326), Rioqiang (p. 339)
沙州		Shachou (p. 324)	Schachou (p. 335)
銀川	Yinchuan (p. 352)		Ynchuan (p. 325, 352, 360)

Pour corser le tout, la petite liste de noms donnée en Appendice contient encore quelques transcriptions erronées et, surtout, contre toute attente vu le classicisme du sujet, a été composée en caractères simplifiés (p. 360). D’où certaines aberrations : par exemple, dans l’énoncé « *Tatung (Datong aujourd’hui)* » (p. 353), les deux transcriptions renvoient en fait, en chinois, à une seule et même unité phonétique et une seule et même graphie !

Le défaut de connaissance de la langue chinoise implique une méconnaissance des textes chinois et, de ce fait, une approche du monde chinois qui n’échappe pas aux écueils de l’« *orientalisme* ». Face aux dizaines de documents occidentaux cités, les sources chinoises directement utilisées se comptent sur les doigts d’une main ; elles sont mentionnées p. 325 (n. 25-26), 329 et 346 (n. 154). Encore ces références n’ont-elles pu être exploitées que grâce à la collaboration de M. Yu Tze-Tschao (mentionné p. 359), qui a permis à l’auteur de lire les cartes chinoises (p. 325). Les autres documents chinois auxquels l’article fait allusion sont seulement connus par l’intermédiaire d’études modernes (voir, par exemple, p. 331). Grâce aux recherches de M. Yu, l’auteur de l’article a du moins compris l’importance du réseau postal impérial et sa « *prodigieuse organisation* » à l’époque mongole (p. 329-331, 333, 350). Toutefois, il importe de rappeler que l’Empire chinois a développé un tel système bien avant l’époque mongole. Dès la dynastie Han 漢 (de 206 av. J.-C. à 220 apr. J.-C.), des courriers impériaux, dans un cadre réglementaire strictement défini, acheminaient les ordres du souverain jusqu’aux plus lointaines régions de l’Empire, y compris à Dunhuang. Des documents officiels découverts en contexte archéologique, à Dunhuang et ailleurs, recoupent les données fournies par les sources transmises. Leur terminologie est similaire. Pour une fois, la permanence remarquable d’une institution

impériale chinoise aurait mérité d'être soulignée sans donner dans le cliché.

Pour finir, on peut relever quelques barbarismes (« *en tant que de besoin* », p. 328 ; « *quasiment tout proche* » et « *désigne de la vallée* », p. 353) et fautes mineures : « *le pied correspond à 40,48 cm. Une dune de 50 pieds a donc 20,24 m. de hauteur* » (p. 341, n. 121). Le pied mesure en fait 30,48 cm, et 50 pieds correspondent donc à 15,24 m. (Les calculs de la p. 342 ne sont pas fautifs.)

En dépit des critiques qui viennent d'être formulées, l'apport du texte de Ph. Ménard est remarquable du point de vue de la philologie des toponymes, exercice qui relève parfois du tour de force dans un tel écheveau de transcriptions et d'adaptations italiennes et françaises de mots issus des langues chinoise, tangoute, mongole, turque, persane et xixia, voire iranienne (p. 335, 356-357). La qualité de l'édition critique du *Devisement du Monde* réalisée sous la direction de Ph. Ménard n'est pas non plus en cause. Reste le balisage d'un itinéraire possible mais jamais certain, l'auteur finissant par confesser, vers la fin de son texte (p. 358), qu'« *une part notable du réel nous échappe* ».

Grégoire Espeset